



# Programmes en masse, programmes de masse ? La diffusion de la radio en France pendant les années trente

Cécile Méadel

## ► To cite this version:

Cécile Méadel. Programmes en masse, programmes de masse ? La diffusion de la radio en France pendant les années trente. ROBIN R. Masses et culture de masse dans les années trente, Les Editions Ouvrières, pp.51-68, 1991. halshs-00192670

**HAL Id: halshs-00192670**

**<https://shs.hal.science/halshs-00192670>**

Submitted on 29 Nov 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Publié in *La culture de masse dans les années trente*, R. Robin (dir.),  
Paris, Le Mouvement social, 1991.

CECILE MEADEL<sup>1</sup>


### Programmes en masse, programmes de masse?

#### La diffusion de la radio en France pendant les années trente

Comment passe-t-on d'un "hobby" partagé par une poignée d'amateurs à un loisir de masse qui touche à la veille de la guerre un foyer français sur deux? Les années trente voient en effet se nouer la relation des Français -et à peu près aux mêmes dates des Européens- avec leur poste de radio. Passe-temps pour quelques poignées de passionnés de radio-électricité, la TSF devient un objet usuel du foyer, une pratique domestique, un acteur de la vie artistique et en particulier musicale, un élément du jeu politique...

Le concept de culture de masse insiste sur le caractère unilatéral des messages et en fait un face à face entre des producteurs tout-puissants et des consommateurs passifs. Dès l'origine de la radio, cette conception se manifesta, sous la forme extrême de la crainte de la propagande dans les pays démocratiques, de son utilisation dans les régimes totalitaires. En France, la radio fut tout de suite appréhendée comme instrument de diffusion culturelle à destination du peuple mais cela n'engendra pas un projet national ou unitaire. Sans doute cet éclatement du projet culturel radiophonique perdura-t-il parce que les stations restèrent globalement entre les mains des associations d'amateurs qui les avaient créées; elles connurent un contrôle de l'Etat qui, bien qu'il crût de manière sensible, demeura pourtant largement extérieur à la vie des stations et à leurs programmes. Cette absence d'unité persista également parce que la coupure entre les producteurs-émetteurs et les auditeurs-récepteurs n'était pas encore figée. A l'opposé d'un flot subi, les émissions de radio étaient de produits de choix individualisés. Ce n'est que très progressivement

---

 Centre de Sociologie de l'Innovation, Ecole des Mines.

pendant ces années trente que les stations construisirent des grilles qui homogénéisèrent leur programmation. On passa d'une organisation librement structurée où chacun pouvait venir butiner ou chercher un objet précis à un "programme", c'est-à-dire un ensemble ordonné d'actions.

C'est cette évolution qu'on cherchera à montrer en répondant à deux questions: Comment la radio s'est-elle diffusée dans la population? Par quels programmes parvint-elle, à la veille de la guerre, à accrocher un Français sur deux?

### **La radio, loisir de masse?**

Il est sans doute peu d'objets culturels qui aient connu une diffusion aussi rapide que la radio. En dix ans, de la fin des années vingt à la fin des années trente, le nombre de récepteurs en France passe de cinq cent mille à cinq millions. Mais ces données ne nous donnent qu'une image grossière et partiellement déformée des pratiques radiophoniques pendant ces années.

#### La France radiophonique

La radio ne s'est pas répandue de manière homogène dans toute la population. La géographie joue un rôle non négligeable dans sa diffusion. La carte de la répartition des postes récepteurs montre des situations d'une très grande diversité : en 1933, par exemple, dans certains départements, il y a plus de cent soixante auditeurs par poste alors que dans d'autres, il n'y a que quinze personnes par récepteur (c'est à dire, selon les calculs de l'Union internationale de Radiodiffusion, un poste pour un peu moins de quatre foyers). Quelques critères semblent organiser cette forte hétérogénéité.

Les départements ruraux sont largement moins équipés en postes récepteurs que les zones urbaines. Toujours en 1933, les dix-sept départements qui sont sur-équipés par rapport à la moyenne nationale rassemblent près de quarante pour cent de l'ensemble de la population française. "En général si les fermes en sont souvent pourvues, il y a en proportion moins de postes dans les villages que dans les bourgs. Ce sont les citadins des champs qui ont un poste (l'instituteur, le receveur, les cafés, l'épicier, les employés de bureau). Mais il y a également un poste chez les gros agriculteurs."<sup>i</sup>

Cette situation n'est par ailleurs pas propre à la France. Aux Etats-Unis, le recensement de 1930 pose déjà la question "avez-vous une radio?". Dans les villes, la

radio est présente dans un foyer sur deux tandis qu'à la campagne, vingt et un pour cent des gens ont un poste <sup>ii</sup>.

Outre la ruralité, l'existence d'un poste émetteur joue comme critère déterminant de la diffusion des récepteurs. Les stations de radio sont en effet réparties de manière inégale dans le pays: une seule station en onde longue, Radio Paris, couvre le territoire de manière à peu près complète, le Poste Colonial, en onde courte est destiné à l'outre-mer; six autres stations se partagent l'Ile de France. Restent quinze stations régionales rassemblées au sud autour de trois pôles: Bordeaux-Toulouse, Nice-Montpellier et Lyon. En plus des stations parisiennes, le nord de la France dispose de quatre stations régionales: Rennes, Lille, Strasbourg et Fécamp.

Voir Carte I

Les stations ne sont donc pas également réparties sur tout le territoire. L'organisation <sup>iii</sup> et la mise en place très artisanale de la radiodiffusion française donnent aux auditeurs un confort d'écoute plus que limité. En 1930, une enquête menée sur tout le territoire par le journal France Radio montre que vingt postes étrangers au moins sont mieux entendus que tous les postes français sauf quatre (deux privés: Radio Paris et Radio Toulouse, et deux publics: la Tour Eiffel et Lyon-la-Doua). Hors des grandes villes, l'écoute de postes français se révèle fort difficile.

En 1940 (c'est à dire après que les mesures d'amélioration du réseau d'émetteurs ont été effectivement mises en œuvre selon les directives du Plan Ferrié de 1933), une enquête du ministère des P.T.T. dans les départements français permet de dresser la carte des «zones d'écoute agréable» en s'intéressant tant aux postes privés qu'aux stations publiques. Elle montra que, même alors, les stations régionales étaient loin de couvrir tout le territoire. En comparant cette carte avec celle de la densité des postes récepteurs, on s'aperçoit que les départements les plus pauvres en postes de radio sont aussi ceux où la réception des stations régionales est difficile voire impossible.

Au point de vue des émetteurs, la France n'a pas connu le même développement que l'Angleterre <sup>iv</sup>, par exemple, qui s'était fixée comme première priorité, en matière de politique radiophonique, la couverture totale de son territoire. Mais il serait hasardeux d'attribuer ce fait à un machiavélisme de l'Etat français. Même la presse d'opposition ne mène guère de campagne jusqu'au milieu des années trente pour que soit multiplié le nombre d'émetteurs.

Cinq principales zones d'ombre demeurent: tout le centre autour de la Creuse, de la Vendée jusqu'à la Lozère; le sud des Alpes; les Pyrénées orientales, les Vosges, et la zone ouest de la Bretagne (en y ajoutant la Manche). Certes, il s'agit pas là des zones où l'écoute est impossible, elle est seulement difficile et nécessite un récepteur d'une certaine qualité en raison de "l'inconstance" des ondes dans ces régions. Quatre de ces cinq zones défavorisés de l'éther ont de fait des taux d'équipement très inférieurs aux moyennes nationales <sup>v</sup>. Dans l'autre sens, on note quelques exceptions qui reprennent en fait une règle générale. Certains départements où l'écoute est pourtant "agréable" sont très sous-équipés. Il s'agit presque exclusivement de la moitié sud de la France. Indépendamment de la présence d'un ou plusieurs émetteurs les taux d'équipement y sont faibles, toujours très en deçà de la moyenne nationale.

A l'image de l'Europe, la France méditerranéenne est moins «radiophile» que sa moitié Nord. Sans expliquer exclusivement les disparités de densité, les zones de diffusion des stations émettrices permettent de comprendre la faible présence des postes de radio dans certains départements.

Au cours des années trente, les très fortes différences d'équipement entre département s'estompent. En 1936, par exemple, à six département près <sup>vi</sup>, les écarts à la moyenne sont inclus dans une fourchette assez étroite (inférieure au double de la moyenne nationale qui est de 14 habitants par poste) alors que trois ans plus tôt de très nombreux départements avaient des taux d'équipement inférieur au triple de la moyenne nationale (qui était alors de 32 personnes par récepteur). L'ensemble du territoire gagne en homogénéité mais les spécificités régionales demeurèrent <sup>vii</sup>. Simplement, la coupure fut moins nette entre les départements «radiophobes» et les départements «radiophiles».

### Le prix de la réception

Si la géographie est un critère dominant de l'équipement radiophonique, l'économie joue elle-aussi un rôle sensible. Le prix de la réception radiophonique n'était pas négligeable. A la fin des années vingt, le matériel pour un poste à galène de bonne qualité coûtait entre cinquante et cent francs, l'appareil complet en état de marche était vendu environ deux cent cinquante francs; quant aux postes à lampe, ils valaient dans leur version luxueuse entre deux et quatre mille francs <sup>viii</sup>.

Dans les années qui suivirent, les prix baissèrent, à qualité égale. En 1936, le poste le plus simple -mis à part les postes à galène qui sont l'apanage des amateurs de technique, de moins en moins nombreux- coûtait au minimum deux cents francs;

mais, dans de nombreuses zones, ses qualités de sélectivité et de sensibilité risquent fort d'être très insuffisantes. Un poste à plusieurs lampes qui permettait de capter plusieurs postes émetteurs avec une audition de bonne qualité, valait, lui, environ huit cents francs (sans parler des postes-meuble, alors à la mode...). A ce poste, il fallait encore ajouter un dispositif anti-parasite dont le prix était d'environ quarante francs et une antenne d'une quinzaine de francs. L'auditeur radio devait encore payer les lampes grillées (au minimum une vingtaine de francs), éventuellement un journal de programmes car son quotidien ne lui donnait pas l'ensemble des émissions et la taxe radiophonique que percevait depuis 1933 le ministère des P.T.T..

L'investissement minimum de base pour un récepteur bas de gamme était de trois cents francs, soit six jours de travail d'un ouvrier parisien et dix journées d'un ouvrier de province<sup>ix</sup>; il était au moins trois fois supérieur pour un poste de qualité convenable. A une époque où l'équilibre des budgets ouvriers était tendu par la précarité de l'emploi, la T.S.F. se diffusait donc plus lentement dans les couches sociales pauvres<sup>x</sup>.

Ces données ne permettent pas de mesurer le public des émissions, mais elles permettent d'évaluer, non sans extrapolations il est vrai, le nombre d'auditeurs qui pouvaient avoir accès à un récepteur. Le ministère des P.T.T. estimait qu'il y avait 3,75 auditeurs par poste récepteur<sup>xi</sup>. Sur cette base<sup>xii</sup>, plus de dix pour cent de la population avait en 1932 la possibilité d'écouter la radio et plus de quarante-cinq pour cent des Français avaient accès à un poste de radio à la veille de la guerre. Si on y ajoute les contrevenants dont on estime qu'ils représentaient quinze à vingt pour cent des foyers équipés, c'est plus de cinquante-six pour cent des Français qui disposaient d'un poste récepteur dans leur foyer à la fin des années trente.

La croissance du taux d'équipement des ménages français est constante et, pendant toutes les années trente, le nombre d'auditeurs augmente en moyenne de trente-cinq pour cent par an. Ainsi la radio n'a-t-elle mis qu'une quinzaine d'années à s'imposer.

## Graphique II

La croissance du nombre de postes pendant les années trente est due presque exclusivement à l'augmentation du nombre de postes à lampe. Le nombre de postes à galène demeure, lui, remarquablement stable pendant cette période. La distinction est importante puisque, comme nous l'avons vu, les postes à lampe réclamaient des ressources relativement élevées. Aussi les associations proches du Front Populaire, en particulier Radio-Liberté, se plaignaient-elles de ce que la radio fût réservée aux classes favorisées. Mais en fait, le nombre de postes à galène, d'un prix négligeable,

devait être très largement sous-estimé. Ces postes échappaient beaucoup plus facilement au paiement de la taxe que les autres récepteurs; les amateurs les fabriquaient entièrement à partir de pièces éparses, souvent de bric et de broc. Ils se sentaient moins contraints à payer la taxe sur des appareils fragiles dont les résultats pas plus que la pérennité n'étaient assurés <sup>xiii</sup>; en outre, ces sans-filistes échappaient le plus souvent aux dispositifs <sup>xiv</sup> mis en place petit à petit pour empêcher les fraudes.

Un élément est laissé de côté par les statistiques générales et pourtant il laisse entrevoir une pratique différente et massive: l'audition de la radio ne relevait pas seulement de la sphère privée. Certes, les salles à audition payante ne parvinrent jamais à s'imposer. Il n'y en eut jamais plus de deux cents et leur nombre tendit à diminuer à partir du milieu des années trente. En revanche, le phénomène des salles d'audition gratuite connut une diffusion beaucoup plus large. Le plus souvent, il s'agissait d'un café où un poste récepteur était mis à la disposition des consommateurs. Le nombre de ces récepteurs s'accrut assez fortement au cours des années trente passant de moins de vingt mille en 1932 à plus de cinquante mille à la veille de la guerre.

Si les propriétaires de ces récepteurs s'astreignaient à payer une taxe deux fois plus élevée que la redevance pour usage privé, c'est sans doute parce que la radio était non seulement effectivement utilisée par les clients de leur établissement mais aussi parce qu'elle devait attirer une certaine clientèle. Il est impossible de faire des statistiques sur le nombre de personnes qui écoutaient la radio dans ces établissements. Cependant, acceptons de nous livrer à une extrapolation hasardeuse: si une vingtaine de personnes écoutait chaque jour la radio dans un lieu public, cela signifie que près d'un million d'auditeurs supplémentaires avait accès en 1938 à la T.S.F., soit près du tiers des auditeurs domestiques. Certes, certains d'entre eux devaient avoir la radio à leur domicile. Pourtant le phénomène a contribué à rendre le poste de T.S.F. familier, et à le sortir des ateliers des bricoleurs pour en faire un objet de discussions et de loisirs. Les écoutes collectives organisées en particulier par le Parti communiste, et au moment du Front Populaire par le gouvernement, si elles eurent un succès plus faible <sup>xv</sup>, témoignent d'une même pratique collective d'écoute de la radio.

La diffusion de la radio en France est pourtant considérée par des observateurs des années trente ou d'aujourd'hui <sup>xvi</sup> comme relativement lente -on a même parlé d'un retard français en matière d'équipement radio-électrique- car elle fut moins rapide que dans d'autres pays occidentaux. Une étude établie sur la base de données de l'Union Internationale de Radiodiffusion place la France de 1936 en vingtième position au

point de vue de la densité radiophonique. Dans le pays de cocagne de la radio, aux Etats-Unis, il y avait, en 1930, douze millions de postes et en 1933, près de dix sept millions de postes, soit pour cette dernière année cinquante-six pour cent des foyers équipés <sup>xvii</sup>. Si on adopte le chiffre de trois à quatre personnes par foyer, les Etats-Unis comptaient donc soixante millions d'auditeurs <sup>xviii</sup>, soit douze fois plus qu'en France pour une population qui n'était que trois fois supérieure.

### Graphique III

Ce développement relativement lent de l'équipement des ménages français en postes récepteurs est imputé, selon les auteurs, à différents boucs émissaires, blocages de l'organisation sociale, résistance des notables, ou encore conservatisme d'un pays encore trop rural, mais il peut être compris autrement. Les amateurs radio ont joué un autre jeu pendant des années avec la T.S.F.; l'usage aujourd'hui dominant de machine à programmes, machine à écouter coexistait avec d'autres usages, ceux de machine à jouer et à entendre <sup>xix</sup>. Jusqu'à la guerre, la radio est restée en France très artisanale : nombre de récepteurs étaient construits sur mesure, par les auditeurs eux-mêmes; les prouesses techniques, la recherche de stations lointaines étaient fortement valorisées, nombre de récepteurs réclamait une compétence non négligeable pour pouvoir être utilisé, les stations restaient entre les mains de leurs premiers promoteurs, bénévoles et amateurs. La production des programmes comme celle des matériels n'obéissaient pas, à la différence des Etats-Unis, à une logique industrielle. Même avec plusieurs millions de pratiquants, la T.S.F. restait encore une affaire d'amateurs, un divertissement collectif et local.

Ces obstacles n'empêchent pas que le nombre d'auditeurs de radio augmente de façon importante, surtout dans les zones urbaines et dans le nord de la France. Qu'est ce qui pousse alors un nombre croissant de Français à faire l'achat d'un poste? Un certain nombre de facteurs limite, on l'a vu, l'accès à la radio: couverture inégale du territoire, faible disponibilité du réseau électrique, coût des matériels auxquels on pourrait ajouter le fait que les techniques de T.S.F. ne sont pas encore banalisées et qu'elles rebutent les auditeurs potentiels (l'image du sans-filiste mettant le feu à son appartement, couvrant ses tapis de jets d'acide, assourdissant sa famille pour s'extasier enfin d'avoir obtenu quelque bruyant beuglement provenant, il est vrai, de Moscou ... est un stéréotype que reprennent tous les caricaturistes). Qu'est ce qui peut alors convaincre les auditeurs d'écouter la radio? C'est dans les émissions et plus



encore dans la structuration de la grille des programmes que l'on peut trouver quelques éléments de réponse.

### **Des programmes**

Les programmes de radiodiffusion connurent à la fin des années trente de profondes transformations qui nous semblent liées à l'accroissement des auditoires, à l'amélioration des techniques d'émission et de réception, à la concurrence entre les postes, et à la mise à l'écart progressive des amateurs qui avaient été jusque là à la tête des stations privées comme publiques. Ces phénomènes ont sans doute joué davantage que les décisions politiques qui faisaient pourtant la une des journaux <sup>xx</sup>. La seconde moitié des années trente vit se renouveler les relations entre les stations et leurs publics: de nouvelles formules d'émissions furent créées, les auditeurs furent intégrés à l'antenne non comme producteurs possibles mais comme publics des émissions, des grilles structurées de programmes furent mises en place.

Quelles émissions les auditeurs écoutaient-ils et comment les programmes étaient-ils composés? Il n'existait alors ni statistiques ni sondages susceptibles de nous donner la structure des programmes, les horaires de pleine écoute, les émissions populaires... Là encore la radio française apparaît comme moins "développée" que la radio anglaise qui avait mis en place dès 1936 un service de recherche sur les auditeurs <sup>xxi</sup>. Il est vrai que face à l'organisation centralisée, structurée et unie qu'était la BBC, la radio française apparaît comme régionale, éclatée et très diversifiée. En Italie, alors que la radio se diffusait plus lentement qu'en France et qu'elle vivait sous le contrôle permanent du gouvernement fasciste, elle organisait des référendums destinés à connaître l'opinion de ses auditeurs sur ses programmes <sup>xxii</sup>. Aux Etats-Unis, dès 1934, un organisme spécialisé dans la mesure de l'audience des magazines appliquait sa méthode dite coïncidentale à la radio. Quatre ans plus tard, des "audimètres radiophoniques" <sup>xxiii</sup> enregistraient en direct les heures et les stations écoutées par un échantillon représentatif <sup>xxiv</sup>.

En France, les sondages sur les programmes furent exclusivement le fait de la presse et aucune enquête ne fut organisée par les stations ou par le ministère des P.T.T. -qui avait la tutelle des postes d'Etat- pour connaître les goûts ou les comportements des auditeurs. La presse, généraliste ou spécialisée, lançait de temps en temps auprès de ses lecteurs des enquêtes sur les programmes de radio. Ces

sondages, considérés avec mépris par les statisticiens comme des “votes de paille”, ne donnent que des indications partielles et dépourvus de continuité.

En l’absence presque totale de sources sonores<sup>xxv</sup>, les seules ressources de l'historien qui s’interroge sur ce que pouvaient entendre les auditeurs des années trente sont donc les programmes que publiaient les journaux; ils sont heureusement d'une très grande précision, détaillant chaque séquence, chanson, causerie...

### **La structuration de la journée**

Pendant les premières années de son existence, la radio fonctionne comme le cinéma, elle affiche l’heure de ses séances. La première modification de la structure des programmes va consister à considérer les espaces entre deux émissions comme des vides à remplir. En devenant permanent, en se donnant comme *continuum*, le spectacle radiophonique perd son caractère remarquable; il devient moins spectaculaire dans la mesure où il ne requiert plus en permanence l’attention indivisible de son public.

La tendance générale de toutes les stations est la même pendant la douzaine d’années qui précèdent la guerre: elles augmentent la durée totale de leur programmation. Le remplissage progressif de la journée se déroula de la même manière à peu près sur toutes les stations et cela nous donne, en négatif, l'ordre d'importance qui était accordé aux différentes périodes: la soirée vient très largement en tête; lorsqu'ils ne programmaient qu'une fois par jour, les producteurs choisissaient de préférence la soirée<sup>xxvi</sup>. Les horaires de la fin de journée faisaient par ailleurs l'objet de débats multiples (et perpétuels) dans la presse et dans le courrier des lecteurs; certains auditeurs voulaient que l’émission du soir commence plus tard quand d'autres trouvaient qu'elle ne commençait pas assez tôt. Très vite, les stations s'intéressèrent ensuite à la mi-journée (12h à 14h30). En troisième position, vint seulement la matinée. Mais tous les postes n’émettaient pas toute la journée: jusqu’à la guerre, une station réputée et puissante comme Radio Toulouse continuait à n’ouvrir qu’à midi. En dehors de ces trois pôles horaires, bien souvent, c'est le silence. Ainsi, les après-midi sont tardivement remplies.

Les jours ne sont pas plus égaux que les heures, le dimanche est un moment privilégié de la programmation; les émissions diffusées sont différentes, plus nombreuses, plus variées, la durée de programmation est plus longue que les autres

jours. Les émissions d'informations sont moins nombreuses et plus courtes. Au Royaume-Uni, le dimanche est également une journée particulière mais tandis que les postes français gardent leurs émissions prestigieuses pour cette journée, la BBC consacre un grand nombre des heures dominicales aux offices religieux. Quand la radio britannique incarnée par son responsable John Reith, croit dans la radio faite pour et par les minorités<sup>xxvii</sup>, la TSF française recherche des émissions de loisirs destinées à la famille et à son éducation culturelle.

Cette importance du dimanche, comme celle de la soirée montre que la radio ne fait pas office de fond sonore; il faut pour l'écouter du loisir; elle fait venir à elle ses auditeurs et ne les suit pas dans leurs activités; aussi intervient-elle à leurs moments de liberté<sup>xxviii</sup>.

Pendant les années vingt, lorsque les responsables du poste prévoient une émission, ils fixent, en même temps que son contenu, son emplacement. La seule priorité est celle de l'émission de la soirée; nulle émission ne prime sur les autres et s'il y a un changement de programmation, et ils étaient fort nombreux, c'est parce que l'émission en question n'est pas prête. A partir de 1937, l'information se met à avoir la priorité et à pouvoir interrompre les programmes. L'auditeur devient alors un tout, s'il aime la musique de chambre, il peut aussi être intéressé par les conférences ou par la chute du gouvernement.

Jusqu'au milieu des années trente, l'auditeur est un amateur spécialisé. Les producteurs<sup>xxix</sup> ne pensent pas alors en fonction d'un auditeur collectif qui écoute "la" radio mais en service rendu à telle ou telle catégorie de personnes: pour la famille réunie le soir autour du poste, un programme divertissant, pour les agriculteurs, la météo; pour les commerçants, le cours de denrées<sup>xxx</sup>... Et ce qui intéresse les uns n'est pas fait pour accrocher les autres.

Les producteurs raisonnent en journée à remplir et non en plages horaires. A ce spectateur spécialisé, on peut fixer des rendez-vous ponctuels et la continuité de l'antenne n'a pas de sens. La grille des programmes, qui reproduit chaque jour de la semaine, avec des variations minimales, la même chaîne d'émissions que les autres jours, est une notion qui apparaît au cours des années trente; cela commence par le matin où se mettent en place des séquences composées de disques, revues de presse et nouvelles, culture physique, météo. Les producteurs commencent à penser à fidéliser les auditeurs en introduisant de la régularité dans leurs programmes.

Ce n'est que progressivement que se constituent les premiers scénarios qui ne sont plus seulement des inventaires mais des histoires: faire chanter les amateurs dans un

concours où le public fait office de jury <sup>xxx</sup> ou encore, quelques années auparavant, un reportage en direct depuis un aéronef avec un reporter qui décrit les paysages qu'il voit et discute en direct par téléphone avec des membres de la station à leur domicile <sup>xxxii</sup>.

### **La soirée radiophonique**

Dans ces séquences, une émission occupe une place tout à fait spécifique, c'est celle de la soirée. Pour tous les producteurs, c'est l'émission la plus importante. Son particularisme tient à la fois à sa longueur (en moyenne deux heures) et à sa composition. Dans la plupart des cas, il s'agit de radio-concerts; les pièces de théâtre sont plus rares <sup>xxxiii</sup>. Les soirées sont faites de retransmissions intégrales; elles sont très souvent patronnées par des associations, puis, plus tard, par des entreprises <sup>xxxiv</sup>. Elles ne sont interrompues que par les entractes et ceux-ci sont comblés par le speaker qui raconte souvent la vie de l'auteur ou les circonstances de la naissance de l'œuvre ainsi que par des informations ou par des annonces.

Ces émissions se présentent comme des sorties divertissantes ou instructives selon les postes, elles veulent être destinées à toute la famille. Elles sont suivies, surtout à partir de 1934 ou 1935, d'émissions moins prestigieuses, toujours présentées néanmoins sous forme de spectacle; cette fois le poste s'adresse aux couche-tard sur le modèle de la soirée en cabaret, il propose de la musique légère, c'est-à-dire de la musique de danse, du jazz...

Juxtaposition d'éléments, l'émission du début des années trente ne mélange pourtant pas les genres. La musique ne se mêle pas de comédie ou les causeries de disques. Dans leur présentation de programmes, les journaux radiophoniques distinguent ainsi en tout premier les émissions musicales des émissions parlées. Le mariage d'éléments différents dans une même émission, chansons et poèmes, musique et lectures... commence peu à peu à s'insérer dans les programmes vers 1935, mais cela reste très limité <sup>xxxv</sup>. A ce très timide mélange de la musique et de la parole, répond l'éclatement des programmes: en musique comme dans les émissions parlées, c'est le règne du pot pourri. Les programmes publiés par les journaux fournissent la liste très précise des morceaux de musique, chansons, textes lus à l'antenne... sans omettre un seul titre; ils indiquent ainsi que leur auditeur écoute tel chanteur ou tel journaliste mais non un programme ou une radio.

A la fin des années trente, les journées radiophoniques commencent à se structurer, les périodes horaires se spécialisent. Des émissions situées de façon assez lâche dans des créneaux horaires coexistent avec des rendez-vous fixés, eux, de manière très précise (par exemple une heure de Radio Journal de France de Paris P.T.T., retransmis sur toutes les stations régionales d'Etat à 18h30).

### **Le contenu des programmes**

Les émissions des années trente ressemblent fort peu à nos émissions contemporaines; et la place de la musique dans les programmes est sans doute la différence la plus notable, pour omniprésente qu'elle soit hier comme aujourd'hui.

La musique occupait une place dominante dans les programmes, comme dans la plupart des pays européens. Elle remplissait environ soixante pour cent du temps d'antenne. C'était par ailleurs le premier poste du budget des stations (environ 60% du budget de Lille, de Strasbourg ou de Grenoble en 1936)

Avant la guerre, la musique n'est pas un des éléments constitutifs de tous les programmes. A la différence de son rôle dans les stations généralistes contemporaines, elle n'est alors que très rarement pause au milieu d'une conférence ou des propos d'un reporter, pas plus qu'elle n'est illustration d'une émission. Les émissions musicales ne comportent presque toujours que des morceaux de musique: qu'il s'agisse d'un concert de l'orchestre national, de tel quintet ou jazz-band, les musiciens enchaînent, sans autre interruption que l'annonce par le speaker du nom de l'auteur et de la pièce, les différents morceaux. La grille des programmes oblige parfois à interrompre le concert qui éclate le même jour, en deux, voire, plus rarement, trois épisodes. Les disques n'ont pas plus mission de faire le lien entre différentes émissions ou de permettre aux auditeurs ou aux professionnels une pause d'écoute, ils constituent des émissions, parfois fort courtes, à eux tous seuls.

La musique d'ambiance ou de variétés (il semble difficile de les distinguer) arrive en tête des genres les plus joués en 1937 sur les deux stations alors que cinq ans plus tôt, elle était dépassée par la musique classique du dix-neuvième siècle. Si on assimile ambiance et variétés, la catégorie vient en tête trois fois sur quatre; la programmation du Poste Parisien en 1932 fait exception, elle était très nettement tournée vers une musique qualifiée alors de "sérieuse".

La programmation des stations n'était pas homogène comme elle peut l'être aujourd'hui. Il est d'autant plus intéressant de noter qu'elles suivaient dans leurs grandes lignes des politiques de programmation relativement proches pour tout ce qui regarde la musique sérieuse. Ainsi il n'est quasiment aucun auteur qu'une station programme beaucoup et que l'autre ignore. Chaque station avait donc sa programmation spécifique mais des goûts musicaux relativement similaires. C'est la musique classique qui faisait cette homogénéité alors que les choix en matière de musique de danse ou de film, de musique légère ou militaire étaient beaucoup plus éclatés. Les orchestres des formations classiques pouvaient être communs, ce qui expliquerait une certaine homogénéité de la programmation; mais surtout la musique non classique passait bien souvent par le recours du disque, et là les stations étaient presque toujours à la merci de leur approvisionnement : les maisons de disque ne fournissaient pas souvent de «service de presse», et bien souvent, la discothèque se constituait de bric et de broc, au hasard des rencontres, des finances et des choix des programmeurs.

Les programmes dits d'information occupaient une très large part de la durée des programmes, en moyenne vingt pour cent du temps d'antenne étaient consacré à de telles émissions. Mais les émissions de nouvelles étaient très différentes de celles d'aujourd'hui. D'une part, les informations n'étaient pas permanentes; elles étaient diffusées à deux moments privilégiés: le matin (entre 7 et 9 heures) et la soirée (entre 19 et 20 heures 30). D'autre part, la notion d'actualité était beaucoup plus floue. Jusqu'à la montée des périls et l'accélération des tensions internationales, ce n'est pas le poste de radio qui annonce la nouvelle, c'est la presse. Le journal parlé ne fait ensuite que la commenter. C'est que les journalistes n'intervenaient que de manière ponctuelle sur les antennes, comme pigistes. Ils réservaient l'exclusivité de leurs nouvelles au média écrit qui les employaient à plein temps. En outre, la durée de leur intervention (parfois lue par un speaker) était longue: sept minutes par exemple en moyenne au Radio Journal de France. Aussi le journal est-il fait d'une "série des causeries, les unes sérieuses comme un article de fond, les autres alertes à la manière d'un film de Vautel, le tout truffé d'informations d'agences, de revues de presse, d'anecdotes humoristiques, d'improvisations musicales ou même ainsi que le font certains postes émetteurs d'annonces de publicité" <sup>xxxvi</sup>. A la fin des années vingt, les stations commencent à sortir de leurs studios pour enregistrer leurs émissions. Les techniques d'enregistrement sur disques ont été adaptées à la radiophonie. Comme la radio elle-même, le radio-reportage est d'abord utilisé pour des prouesses techniques: on fait des émissions à bord d'un train qui roule, depuis un ballon, du sommet du

Mont-Blanc... Là, c'est clairement la radio qui fait l'événement et non l'événement qui contribue à la construction de la radio. Le radio-reportage se développe ensuite en se greffant sur les événements fort populaires que sont les courses cyclistes et particulièrement le Tour de France, (suivant en cela les catégories de la presse). Ce n'est qu'à la veille de la guerre que les journaux parlés intégreront couramment la technique du reportage à leurs émissions et qu'ils ne la réserveront plus exclusivement au sport ou au tourisme.

Si l'information n'est pas le domaine de l'actualité, elle n'est que faiblement celui de la proximité. Les informations locales étaient déjà peu nombreuses au cours des années vingt, car à l'image de leurs consœurs parisiennes, les stations provinciales alimentaient leurs journaux parlés avec la presse écrite nationale. Le Radio Journal de France était relayé sur l'ensemble des stations d'Etat à partir de 1931. Mais surtout les journaux locaux furent peu à peu supprimés sur les postes régionaux publics. Quant aux stations privées, les plus petites, comme Juan-les-Pins, tendaient à faire très peu d'informations et les grandes, comme Radio Toulouse, avaient des ambitions nationales.

Les journaux parlés, à l'image de l'ensemble des programmes, étaient faiblement politisés. L'ambition majeure des responsables, tant des stations privées que publiques, était de ne pas attirer l'attention sur eux et, à quelques petits incidents près, ils y parvinrent assez bien jusqu'à la guerre d'Espagne qui dans ce domaine également exacerba les passions. Contrairement à l'Allemagne de Weimar<sup>xxxvii</sup>, la radio française, ne fut pas, sauf rares exceptions, un champ de manœuvre pour des groupes sociaux, cherchant à diffuser de manière explicite une idéologie donnée.

La vocation éducative de la radio apparaît clairement au volume de causeries qui deviennent au cours des années trente l'apanage quasi-exclusif des stations d'Etat. Sur le poste national, Radio Paris, près de la moitié du temps parlé était consacré aux conférences (cours et causeries). Les sujets abordés étaient aussi sérieux que divers. La littérature y occupait une place de choix, mais on trouvait également des causeries agricoles, médicales, coloniales, historiques, d'autres sur la "vie pratique", la "vie économique et sociale", le cinéma et le théâtre... L'ambition de ces émissions était affichée par les programmeurs : constituer une "université populaire".

Peu à peu, les émissions tissent des liens avec leurs auditeurs. Ainsi, le matin se féminise: des chroniques destinées aux femmes sont créées sur certains postes. Le speaker n'est plus exclusivement une voix anonyme et sans caractère propre. Les vedettes du micro sont plus nombreuses: Louis Merlin, par exemple, autour duquel

sont organisées les publicités pour les concerts Banania. Certes, il existait déjà des vedettes du micro: Radiolo (Marcel Laporte) par exemple ou encore Jean Toscane. Mais à la fin des années trente, la vedette est recherchée par les stations qui jouent sur l'attrance du public pour elles. Les speakers et journalistes voient leur lien avec les auditeurs transformé. Ils deviennent le flambeau d'émission (il en est ainsi de Saint Garnier sur Radio Cité).

La programmation radiophonique se construit lentement par modifications successives souvent minuscules; les grands bouleversements sont très rares, les petites modifications incessantes. Les producteurs ne se réclament d'aucun modèle et les radios étrangères même plus développées ne servent pas de référent<sup>xxxviii</sup>. C'est par l'apprentissage que se forment les grilles. Les radios françaises ne se revendiquent que d'elles-mêmes.

### **Une culture de masse?**

Au terme de ce parcours deux questions se posent. D'une part comment est-on passé d'une logique de bricoleurs impliqués dans le fonctionnement de leur émetteur à une logique d'usagers? D'autre part, les radios publiques et les radios privées ont-elles fonctionné sur le même modèle culturel?

Aux temps de l'amateur bricoleur, ce qui compte, c'est de fonder la communauté. Ce qui intéresse les sans-filistes, c'est la prouesse. Entendre Londres depuis Toulouse, c'est mieux qu'entendre Mont-de-Marsan et Saïgon, c'est mieux que Londres. Cela prouve le talent de l'amateur, la valeur de son matériel et de son montage. Les indicatifs, les annonces ont alors une très grande importance à la fois dans les programmes (ils sont répétés fort souvent) et dans les journaux spécialisés qui en tiennent la liste à jour. Chaque station a son morceau de musique qui permet de la reconnaître. Certains speakers, très rares, jouent aussi ce rôle de borne de marquage, Jean Toscane à l'accent toulousain et à la diction hésitante est le plus connu. Dans une telle situation nul ne ressent dans les stations le besoin de faire des enquêtes sur le "public" puisqu'il y a alors communauté d'intérêts, similitude de d'actions.

Peu à peu, les matériels sont simplifiés, les émissions tissent des liens avec les auditeurs et créent de nouveaux points de contact directs. La communauté initiale des amateurs qui communiaient dans l'amour de la belle machine, intervenaient dans la conception des émetteurs, la production ou la gestion des émissions, le contact entre



utilisateurs de lampe TM de Mental, s'élargit à des auditeurs pour lesquels les programmes sont à l'image du poste récepteur, un boîtier noir dans laquelle ils ne pénètrent qu'accompagnés. Au delà du sans-filiste traditionnel, les programmes des stations recrutent d'autres passionnés: les musiciens, les amateurs de théâtre, les fous d'astronomie... Et tout autour de la station et de son "Radio-Club", viennent se greffer des associations prosélytes, des particuliers à la recherche d'un public, des entreprises désireuses de se faire connaître... Mais ces nouveaux venus se désintéressent du fonctionnement de la station. A mesure que les auditeurs n'interviennent plus directement dans la conception des émissions, les producteurs s'efforcent de les rendre présents par de multiples techniques: courrier, émissions publiques, appels à participation, radio-clubs, concours... Il ne s'agit plus de leur donner libre disposition du temps d'antenne mais de les connaître en leur faisant connaître la station.

La radio semble se faire transparente, simple courroie de transmission entre un objet et un sujet de désir, entre les orchestres et les amateurs de musique par exemple. Mais dans cette épreuve, la station perd justement sa communauté avec le public. Et elle doit aller à sa rencontre quand il était jusque là immédiatement présent. Aussi, les clubs d'auditeurs succèdent-ils aux anciennes associations d'auditeurs qui géraient les stations et faisaient les programmes. Là, il n'est plus question de se mêler directement de faire les émissions mais de participer à des activités communes organisées par le poste : excursions, dîners, fêtes <sup>xxxix</sup>... Au nombre des divertissements proposés par les stations à leurs publics, il y eut bientôt des émissions auxquelles les auditeurs étaient conviés, puisqu'il fallait désormais faire venir un public dont on n'avait plus qu'une connaissance parcellaire. Certains postes privés comme Radio Cité, le Poste Parisien mirent sur pied des émissions où elles utilisaient les réactions du public de la salle pour leur propre construction <sup>xl</sup>.

La radio s'est construit un public en annexant les publics d'autres activités. Si elle a, par cette épreuve, modifié leur déroulement et leur audience (un des cas les plus flagrants fut celui du sport et en particulier des épreuves cyclistes), elle a du même coup transformé ses grilles, ses relations aux auditeurs et ses professionnels.

La radio a considérablement élargi son public. Peut-on dire pour autant qu'elle a construit une véritable culture de masse? Au cours des années trente comme dans les années qui suivirent, les observateurs ou les polémistes opposèrent modèle privé et modèle public; la radio publique aurait vertueusement œuvré à diffuser la grande et

bonne culture tandis que les postes privés auraient donné dans la facilité des goûts populaires, le paradoxe étant que les premiers n'auraient rien inventé en matière de formules radiophoniques tandis que les seconds innovaient sans cesse.

En fait, ce n'est que tardivement, au milieu des années trente que postes publics et privés commencent à se distinguer dans leur programmation. La plus grande modification porte sur le rythme de la journée radiophonique. En 1936, en effet, les stations privées de quelques importance<sup>xli</sup> ont renoncé aux soirées. A ces spectacles musicaux longs de deux heures, elles préfèrent de courtes séquences éclatées. La durée moyenne des émissions diminue sur toutes les radios mais davantage et plus tôt dans les privées. Le modèle n'est plus la sortie pour la salle de concert ou de théâtre mais une succession d'épisodes à la manière du cirque. Le terme n'est pas abusif, c'est celui d'une émission des premières années sur Radio Paris<sup>xlii</sup> qui mélange musiques et paroles : "le cirque de Bilboquet".

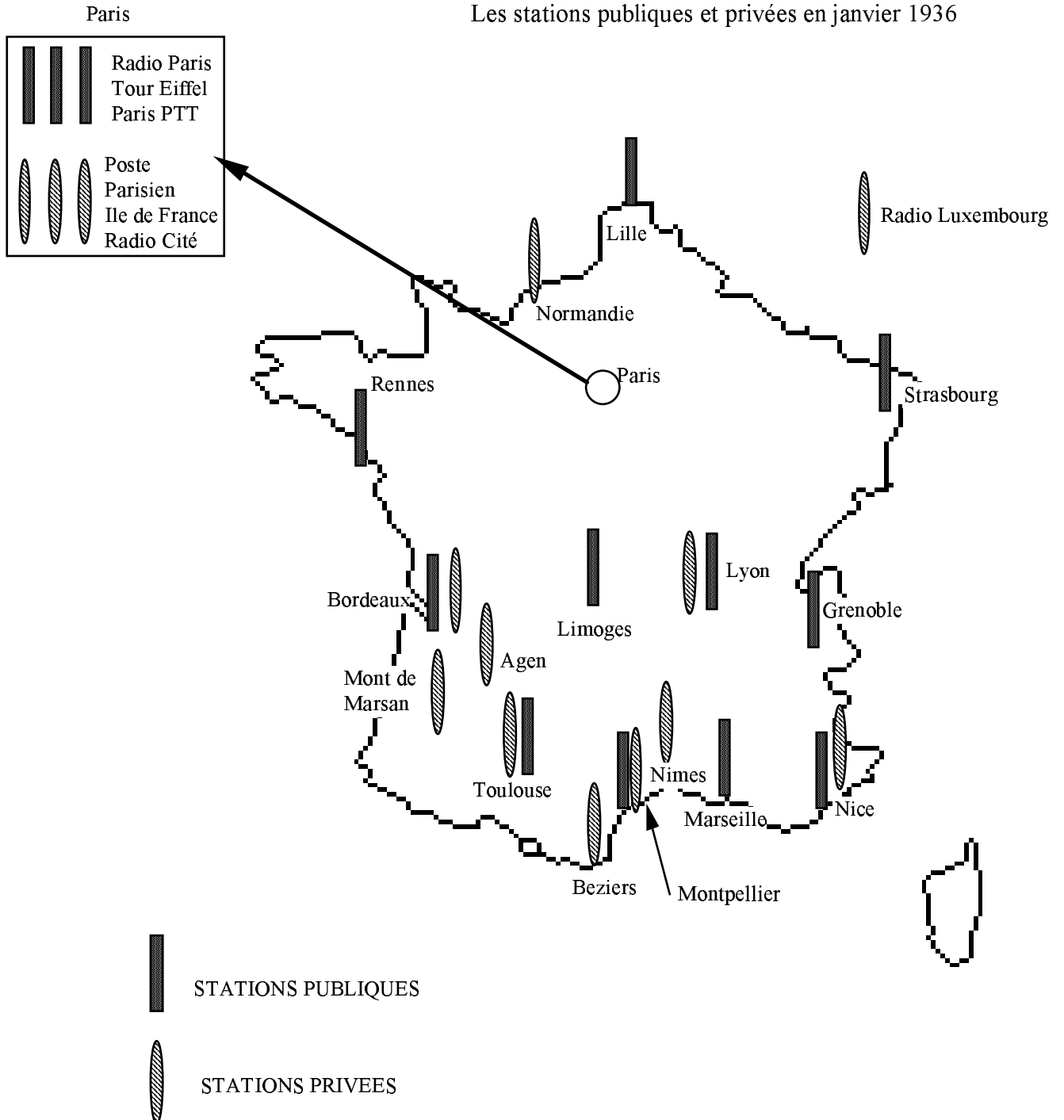
Les journaux abondent alors de lettres d'auditeurs ou de critiques radiophoniques insistant sur le caractère trop grave des postes d'Etat. «Le courrier que nous recevons chaque jour témoigne d'un malaise. Avec beaucoup de nos lecteurs nous regrettons que la radio abuse d'un genre essentiellement anti-radiophonique, le discours, la conférence, la retransmission pure et simple de réunions publiques.»<sup>xliii</sup>

Plus que le contenu des émissions (le choix des morceaux ou des pièces de théâtre), c'est sans doute cette organisation différente du temps qui introduit une rupture entre les programmes des postes publics et privés. L'organisation coordonnée des stations publiques<sup>xliv</sup> explique sans doute partiellement cette homogénéisation de la programmation des stations d'Etat. De même que la publicité, désormais interdite sur les postes d'Etat, pousse les radios à diminuer la durée de leur concert afin de proposer des opérations de patronage plus nombreuses.

Le modèle choisi n'était plus le même; dans l'opposition entre radios publiques et radios privées, ce qui se joue n'est pas tant le combat de la culture savante contre la culture populaire, ni celui de la pédagogie contre le divertissement. Il s'agit de deux types de distraction, le théâtre ou le concert contre le cirque mais également de deux écoutes. Le modèle public impose son tempo, il déplace à lui les auditeurs en les immobilisant pendant une durée longue, l'autre se fait mobile et souple. De ce fait même le modèle privé conduit à individualiser l'écoute ou tout au moins à la fragmenter. Le modèle public maintient lui l'audience collective et globale.

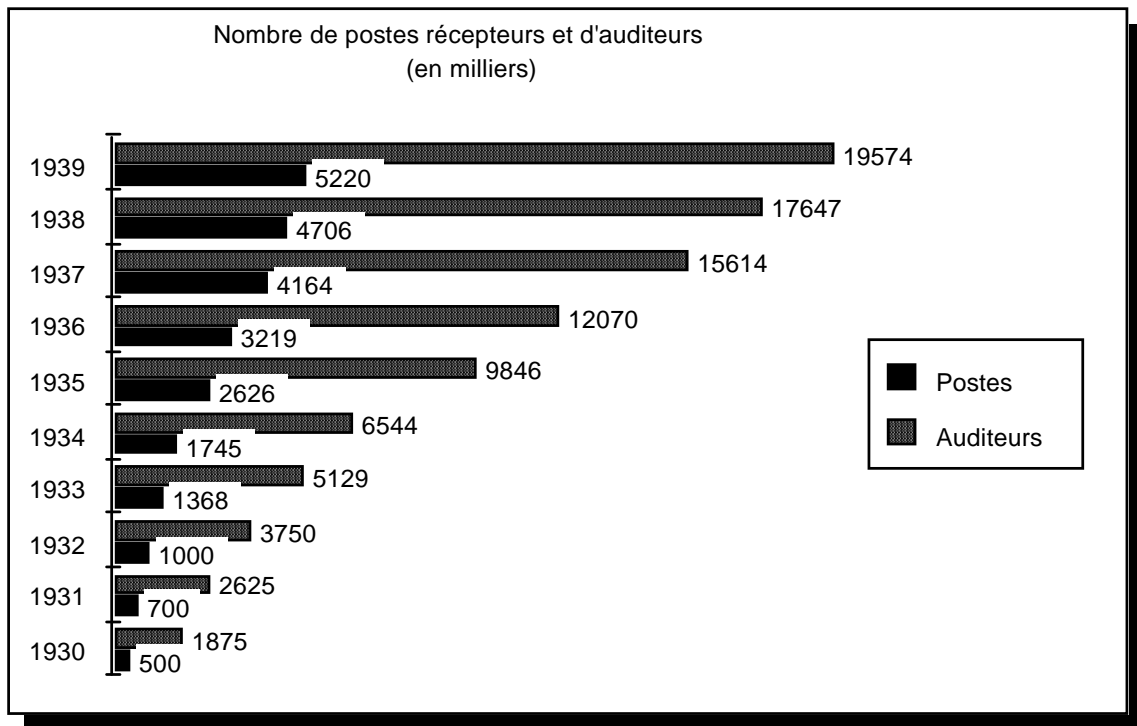
Carte I

# Les stations publiques et privées en janvier 1936

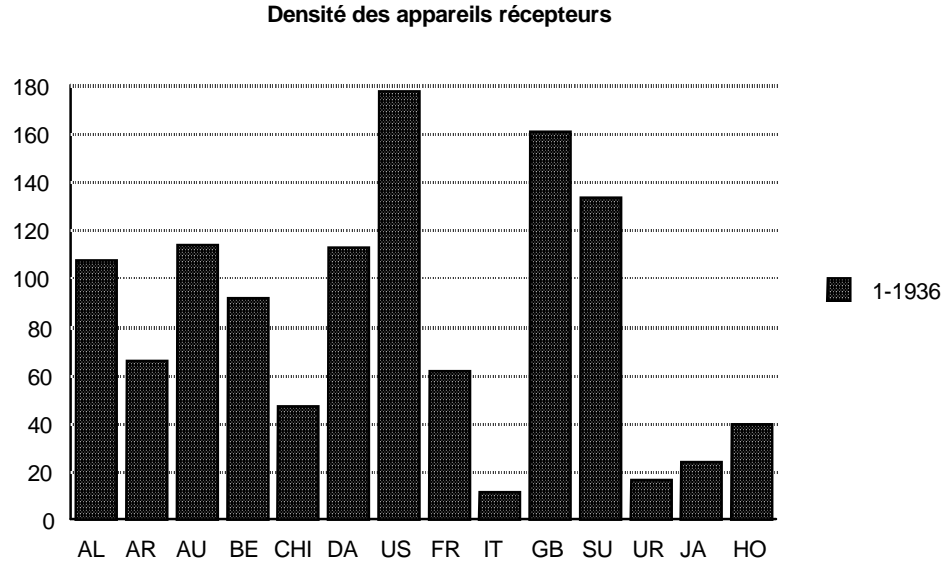


Graphique II

I



Graphique III



---

## NOTES

<sup>i</sup> Une enquête de Choisir: "la radio à la campagne", 15 novembre 1936.

<sup>ii</sup> Sur les 12 millions de postes (pour trente millions de foyers), 44,4% dans les familles autochtones blanches, 43,6% dans des familles d'origine étrangère blanches, 7,6% dans des familles noires. Electrical Review, 30 décembre 1932.

<sup>iii</sup> Voir C. MAURIAT, L'émergence de la radiodiffusion dans la vie politique française, Thèse, Université de Lyon II, 1984. A.-J. TUDESQ, "Naissance et originalité des stations des T.S.F.", colloque de Strasbourg, Régions et régionalisme en France du XVIIIème siècle à nos jours, Paris: P.U.F., 1977. C. BROCHAND, L'influence des auditeurs et des téléspectateurs sur la radio et la télévision en France, Thèse, Paris VII, 1985, 580 p et (du même auteur) Contribution à une histoire générale de la radio et de la télévision en France, (1922-1974), Thèse, Paris VII, mai 1989, deux volumes.

<sup>iv</sup> A. BRIGGS, The BBC: the First Fifty Years, Oxford : Oxford University Press, 1985, p. 110-111.

<sup>v</sup> L'Est seul y échappe et doit être mieux couvert que ne l'indique la carte car ses départements ne sont pas moins équipés que l'ensemble du pays (on ne dispose pas d'indications sur l'audience des émetteurs étrangers, en particulier allemands).

<sup>vi</sup> La Bretagne demeure très fortement sous-équipée en dépit du poste-émetteur de Rennes.

<sup>vii</sup> Ainsi on n'observe aucun changement de tendance: tous les départements qui étaient sous-équipés le demeurent (à une exception près, les Alpes-maritimes), tous ceux qui avaient des moyennes supérieures demeurent sur-équipés. Les fourchettes de taux d'équipement se resserrent simplement.

<sup>viii</sup> Données : Publicités dans les revues radiophoniques et dans la presse; B. POUZOLS, "De la galène au transistor", Cahiers d'histoire de la radiodiffusion, n°16 et 17, juillet et octobre 1987; C. BROCHAND, L'influence..., op.cit., p 229.

<sup>ix</sup> A. SAUVY, Histoire économique de la France entre les deux guerres, Paris: Economica, 1984 (nouvelle édition).

---

<sup>x</sup> L'argument fut par ailleurs avancé - non, on le voit, sans quelque raison - par les partisans du Front Populaire au moment des élections radiophoniques de 1937 (elles virent l'échec de leurs candidats dans toutes les circonscriptions radiophoniques sauf une).

<sup>xi</sup> Bulletin de Documentations et Informations statistiques, 8-9 1933, p.75. Il est le même que celui qu'indique l'U.I.R. Le coefficient multiplicateur a été calculé en 1933. Il y a alors mille cent cinquante stations émettrices dans le monde, quarante millions de récepteurs et cent cinquante millions d'auditeurs.

<sup>xii</sup> La France compte presque quarante-deux millions d'habitants en 1931 comme en 1936 (avec une augmentation de 2<sup>0</sup>/00). Direction de la Statistique générale, Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 8 mars 1936. Paris: Imprimerie nationale, 1938, t.1.

<sup>xiii</sup> Comme nous l'ont raconté des témoins. Des historiens étrangers parlent d'une même sous-évaluation des postes à galène. Voir par exemple P. ORTOLEVA, "Torino e la radio. Nascita di un mezzo di comunicazione di massa", 1990, à paraître.

<sup>xiv</sup> organisés autour de l'achat du poste

<sup>xv</sup> La Fédération des Radios-Phonos-Unions-Ouvrières fut créée en juillet 1931 par la CGTU et le Parti Communiste pour réunir les possesseurs de postes radiophoniques et pour "intensifier la propagande révolutionnaire par la vulgarisation de la TSF et du disque". On en a trace grâce à la Sûreté Générale qui s'intéressa immédiatement au regroupement dont la première assemblée n'aurait pourtant réuni qu'une soixantaine de personnes. (Archives nationales F<sup>7</sup> 13 047 et F<sup>7</sup> 13 981).

<sup>xvi</sup> Voir C. BERTHO, Télégraphes et téléphones, de Valmy au microprocesseur, Paris: Le livre de poche, 1981. Voir aussi J. ATTALI et Y. STOURZE, "The slow death of monologue in french society", in The social impact of telephone, Cambridge : MIT, 1977.

<sup>xvii</sup> Electric Review, 21 avril 1933

<sup>xviii</sup> La population est alors de 125 millions d'habitants. A titre de comparaison, il y a aux Etats-Unis en 1936, plus de vingt-et-un millions de récepteurs chez des particuliers, un nombre semblable d'automobiles non commerciales, et un peu moins de vingt-et-un millions de foyers pourvus d'une installation électrique. In Bulletin d'informations et de documentation statistiques, 1-36

<sup>xix</sup> C. MEADEL, "Un nouveau consommateur d'électricité, le sans-filiste", in L'électricité et ses consommateurs, PUF, 1987, p.145-155.

---

<sup>xx</sup> Entre 1923 et 1939, il y eut une dizaine de textes de loi qui modifièrent de façon importante l'organisation de la radiodiffusion privée et publique. C. MEADEL, "Entre brouillage et parasite, les statuts de la radio entre les deux guerres", in Droit et histoire des télécommunications, sous la direction de C. Bertho, à paraître, 1991.

<sup>xxi</sup> M. PEGG, Broadcasting and Society, 1918-1939, London & Canberra, Croom Helm, 1983, chapitres 4 et 5.

<sup>xxii</sup> A. PAPA, Storia politica della radio in Italia, Napoli, Guida Editori, 1978, 2 vol.

<sup>xxiii</sup> On ne les appelait pas "audimètre" mais "mechanical recorder". A ce moment-là le système était encore dans une phase expérimentale.

<sup>xxiv</sup> Matthew N. CHAPPEL & C.E. HOPPER, Radio Audience Measurement, New York, Stephen Daye, 1944, 246 p.

<sup>xxv</sup> L'enregistrement -sur disque- ne commença à se répandre qu'à la fin des années vingt, il coûtait cher, aussi les disques et plus tard les bandes étaient-ils réutilisés plusieurs fois. Peu d'émissions étaient conservées. A la phonothèque de l'INA, les seuls programmes d'avant-guerre sont des extraits de discours politiques. On ne trouve ni journal parlé, ni émission musicale, ni jeu...

<sup>xxvi</sup> Par exemple, à Lyon la Doua, le 30 septembre 1925 la seule émission de la journée, un concert, est diffusé entre 20h30 et 22h30. Sur la structuration de la journée radiophonique, voir C. MEADEL, "Le spectacle sonore, Histoire des mises en scène radiophoniques", Vibrations, janvier 1988, p.208-218.

<sup>xxvii</sup> A. BRIGGS, The BBC, op. cit., p.62 et suiv.

<sup>xxviii</sup> En outre, certains des responsables des stations régionales étaient des bénévoles, plus disponibles à ces horaires. Les périodes de vacances, elles étaient plutôt maigrement loties.

<sup>xxix</sup> Le terme, que nous employons par commodité pour désigner tous ceux qui collaborent à l'élaboration des programmes est en fait un anachronisme.

<sup>xxx</sup> Voir par exemple Radio Mont-de-Marsan, in E. CAZENAVE, Histoire de la radio dans le sud-ouest aquitain, Thèse, Bordeaux, 1977.

<sup>xxxi</sup> On reconnaîtra là le fameux "radio crochet" mis au point sur les ondes de Radio Cité.

<sup>xxxii</sup> L'émission fut réalisée en 1929 par le poste Radio Nord P.T.T.; elle avait un caractère novateur que soulignèrent les magazines radiophoniques.

<sup>xxxiii</sup> En 1935, par exemple, moins d'un cinquième des soirées est consacré au théâtre.



---

<sup>xxxiv</sup> La publicité fut supprimée sur les postes d'Etat en 1933. Jusqu'à cette date, les postes d'Etat étaient soutenus, comme leurs confrères privés, par des syndicats de radio-électriciens et par des collectivités ou groupements locaux. Sur la publicité radiophonique, voir M. MARTIN, "Publicité et programmes radiophoniques dans la France d'avant-guerre", Histoire des programmes et des jeux, GEHRA, juillet 1986.

<sup>xxxv</sup> Les émissions dites pour les aveugles semblent avoir été pionnières en la matière.

<sup>xxxvi</sup> "Rapport de M. Yves Périssé, secrétaire général" (in Une année d'activité à la station radiotéléphonique Toulouse-Pyrénées, Notice de l'association radiophonique Toulouse-Pyrénées, 1932.) qui décrit le journal parlé des autres stations.

<sup>xxxvii</sup> A. von SALDERN, "Mass-culture: the Political and Cultural Striving for «Goog Morals» in the Weimar Republic" Voir compte-rendu du colloque in M. DEBOUZY, "De la production à la réception de la culture de masse", Le Mouvement Social, juillet-septembre 1990.

<sup>xxxviii</sup> Ce n'est qu'en 1938 qu'une radio comme Radio Cité organise un voyage à New York pour visiter les stations américaines. A leur retour, les promoteurs de la radio privée insistent surtout sur l'inadéquation des programmes américains aux "mentalités françaises", ce qui ne les empêche pas d'être impressionnés par les techniques d'outre-atlantique.

<sup>xxxix</sup> Voir l'interview de Jacques Canetti, directeur des programmes à Radio Cité avant la guerre, in Vibrations, n°3, 1976.

<sup>xl</sup> Rappelons qu'à la différence des Etats-Unis, la France attend l'après-guerre (1949) pour utiliser des sondages d'audience.

<sup>xli</sup> Il faudrait en effet établir des nuances entre les petites stations qui vivaient et les autres riches et actives. Les premières sont parfois privées et les secondes publiques...

<sup>xlii</sup> En 1930, le cirque Radio Paris englobe 1/la parade de Bilboquet; 2/Riquet à la houe; parodie équestre; 3/ Willdy; 4/Le barbier de Belleville, entrée comique de toute la troupe. (Programme du 2 novembre 1930).

<sup>xliii</sup> Mon programme, 16 octobre 1936.

<sup>xliv</sup> Le gouvernement du Front Populaire mit sur pied des plans de coordination entre les postes d'Etat, plans qui furent fort peu populaires, au moins à l'intérieur des stations mais sans doute dans le public également si l'on en croit la presse.

<sup>xlv</sup> Pourcentage de foyers équipés en récepteur radio-électrique. AL: Allemagne, AR: Argentine, AU: Autriche, BE: Belgique, CHi: Suisse, Da: Danemark, US: Etats-Unis, Fr: France, IT: Italie, GB:

---

Grande-Bretagne, SU: Suède, UR: Uruguay, JA: Japon, HO: Hongrie. Chiffres tirés du Bulletin de Documentation et d'Informations Statistiques, 1-36.